Document généré le 3 août 2025 13:09

Recherches amérindiennes au Québec

Emmanuel Desveaux (dir.), Adam Biro et Musée du quai Branly, *Kodiak, Alaska. Les masques de la collection Alphonse Pinart*, Paris, 2002, 256 pages, ill. 40 euro

Jean-Claude Muller

Volume 33, numéro 1, 2003

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1082813ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1082813ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)
1923-5151 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Muller, J.-C. (2003). Compte rendu de [Emmanuel Desveaux (dir.), Adam Biro et Musée du quai Branly, *Kodiak, Alaska. Les masques de la collection Alphonse Pinart*, Paris, 2002, 256 pages, ill. 40 euro]. *Recherches amérindiennes au Québec*, *33*(1), 126–127. https://doi.org/10.7202/1082813ar

Tous droits réservés © Recherches amérindiennes au Québec, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pessamiulnuat utipatshimunnuau mak utilnu-aitunanu

« Histoire et culture innues de Betsiamites »

Pierre Frenette et Dorothée Picard. Éditions École Uashkaikan et Conseil de bande de Betsiamites, 2002, 303 pages.

VOICI UN LIVRE sur une communauté, ses individus et l'histoire qui les a façonnés. C'est, à ma connaissance, la première fois qu'un ouvrage de ce genre voit le jour. Fait directement, dans une large mesure, avec et sur les Innus, joignant la grande et la petite histoire, couvrant de la préhistoire de l'est du continent jusqu'à aujourd'hui, alliant les récits de vie personnelle aux enjeux politiques les plus globaux, cet album offre un panorama unique sur une collectivité.

Édité par l'école secondaire Uashkaikan, qui détient une banque d'archives photographiques impressionnante, le livre est donc abondamment illustré : à chaque page, une carte, un tableau ou une photo complètent les textes. Les propos sont rédigés dans une langue claire et accessible : la vocation première du livre est de servir aux étudiants comme manuel d'introduction à l'histoire et à la culture innues. L'écriture est tout de même assez étoffée pour satisfaire le lecteur dont la langue première est le français.

Le sommaire annonce deux grandes sections : livre 1, « Histoire » ; livre 2, « Éléments culturels ». Chaque livre est divisé en chapitres d'une vingtaine de pages regroupant une période ou un thème général. Les chapitres sont enfin subdivisés en rubriques d'une ou deux pages coiffées d'un titre résumant bien le sujet abordé. Par exemple, dans « His=toire », chapitre 3 : La vie en forêt : 1. La remontée des rivières, p. 56 ; 2. Territoires de chasse, p. 58, etc.

La première partie, « Histoire », couvre les grandes étapes de l'occupation du territoire, de la préhistoire à l'arrivée des Européens. On retrace les grands moments de la création de la réserve, la vie sur le littoral ou en forêt, les rapports entre les institutions politiques, ecclésiastiques, les exploitants et les autochtones. De l'invasion du pays et des problèmes de la sédentarisation jusqu'aux défis de la prise en charge, on touche les enjeux contemporains de l'approche commune autant que celui de l'éclosion de la musique rock innue.

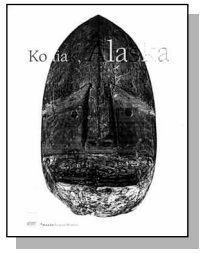
La seconde partie, « Éléments culturels », est parsemée de biographies – une douzaine – d'aînés qui se sont illustrés dans un secteur particulier, ou de pionniers comme le docteur Stanley Vollant, premier chirurgien autochtone au Canada. Le corps du texte des thèmes culturels est constitué de témoignages d'informateurs de Betsiamites, d'extraits et de citations en encadrés, qui permettent de voleter cà et là sans perdre le fil de la narration.

Évidemment, un livre couvrant un aussi vaste programme ne pouvait qu'offrir un survol, une esquisse de la plupart des sujets abordés. Rédigé par l'historien Pierre Frenette, on devine qu'il est conçu pour susciter l'envie de creuser davantage les éléments présentés, en classe ou par soi-même. Petit détail concernant le titre : ce dernier est écrit en innu et le sous-titre est en français ; or, le texte est rédigé uniquement en français… Le contenu est à l'inverse de la présentation.

On peut qualifier l'entreprise de réussie. Le volume servirait bien d'introduction à l'histoire régionale des Amérindiens autant pour un public allochtone (qui en aurait bien besoin par les temps qui courent) qu'aux premiers concernés. Il intéressera également le public amateur féru de récits authentiques ou avide de connaître une culture différente de la nôtre, à proximité de chez nous. Enfin, le prix, modique (25 $) pour un document aussi riche en illustrations, en fait un indispensable.

Pour avoir vu sur place la réaction enthousiaste des gens à leur livre, je ne peux que saluer cette heureuse initiative, amorcée par M^me^ Marcelline Canapé, directrice de l'école Uashkaikan.

François Girard



Kodiak, Alaska. Les masques de la collection Alphonse Pinart

Emmanuel Desveaux (dir.). Adam Biro et Musée du quai Branly, Paris, 2002, 256 pages, ill. 40 euro.

CE VOLUME SOMPTUEUX, j'insiste sur le qualificatif, est le catalogue d'une remarquable exposition qui vient de se terminer à Paris au Musée national des arts d'Afrique et d'Océanie, mais sous l'étiquette anticipatrice du Musée du quai Branly, pas encore construit et objet de nombreuses controverses politiques et scientifiques dont l'évocation nous entraînerait trop loin. Cette exposition est consacrée aux objets, mais surtout aux masques, ici merveilleusement photographiés, de la collection que recueillit il y a cent trente ans (1871-1872) Alphonse Pinart, enfant de Boulogne-sur-Mer, en Alaska, nouvellement acquise de la Russie par les États-Unis. Ce catalogue est à la fois ce qu'il prétend être, mais beaucoup plus encore, car il nous donne un historique détaillé de la collection avec toutes ses péripéties. Les muséographes apprécieront à sa juste valeur leur rôle de conservateurs éminents dans la préservation d'artéfacts qui sont un jour à la mode pour telle ou telle raison, puis relégués dans l'oubli un peu plus tard mais qui, aujourd'hui, ressurgissent de l'ombre. La morale de tout cela : il faut garder et préserver contre vents et marées…

Ces masques ont été longtemps connus sous le nom de *koniag*, mais cette appellation est aujourd'hui remplacée par celle de *sugpiaq* ou encore *alutiiq*, comme cette population de l'archipel Kodiak se plaît à se nommer aujourd'hui. En fait, comme le montre l'ethnohistorien Félix Torres, les Sugpiat (pluriel de Sugpiaq) sont la branche méridionale des Eskimos yupiks (le terme « Eskimo » a toujours cours, pour certains, en dehors du Québec) mais se font passer pour Aléoutes, au terme d'une histoire complexe et embrouillée fort bien rendue dans un chapitre du catalogue intitulé « Aléoutes, Sugpiaq, Chugach, Alutiiq : des identités recomposées ».

Pinart, passionné d'histoire et de linguistique, tenta, âgé d'à peine vingt ans, de démontrer l'origine asiatique du peuplement de l'Amérique du Nord via le détroit de Béring. Il recueillit environ trois cents objets, nota des mythes, des contes et quantité d'autres informations ethnographiques. Une partie de ces données fut publiée de son vivant par ses soins, mais le reste, écrit en russe, français, anglais ou espagnol (Pinart a fait plus tard d'autres expéditions en Amérique), n'a pas encore été édité *in extenso* bien que quelques-unes de ces archives aient été largement utilisées par les chercheurs spécialistes de la région qui ont tous donné pleinement crédit à leur auteur.

Ce livre nous restitue en introduction le contexte dans lequel se déroulaient les apparitions et les prestations des masques, tant d'après les notes de Pinart que des publications d'autres observateurs antérieurs ou contemporains de Pinart. Celui-ci était une sorte d'ethnographe incognito, clandestin, si l'on peut dire, à l'époque où le « terrain » tel que nous le concevons aujourd'hui, n'existait pas. Il décrivit quelques apparitions des masques de Kodiak, et M^me^ Rosa G. Liapounova, conservatrice des collections aléoutiennes à Saint-Pétersbourg nous donne un aperçu, tiré des commentaires d'observateurs russes, de ces apparitions lors de « jeux », de « spectacles », de « mystères », les termes entre parenthèses dénotant le déroulement d'un scénario théâtral à plusieurs séquences où les masques interviennent, quelquefois déjà suspendus à des cables et revêtus par les porteurs qui jouent leur partie avant de s'en aller. Ces spectacles, où les masques figurent divers esprits, étaient exhibés surtout pendant la saison d'hiver lors de cérémonies ponctuant les phases du déroulement de la vie (puberté, funérailles), les rites de chasse, l'investiture d'un chef et la commémoration des morts. Les masques et toutes les parures ayant servi au déguisement des acteurs étaient subséquemment détruits. Ils évoluaient dans un décor d'animaux empaillés, de kayaks et d'armes de chasse suspendus au plafond de la pièce, surplombant les mimes joués dans les diverses parties du scénario.

Dominique Desson nous propose ensuite des mythes relatant l'origine des masques tels que recueillis par Pinart ainsi qu'une représentation en dix-sept scènes à laquelle ce dernier a assisté et pour laquelle il a laissé des notes et transcrit les paroles des chants.

Emmanuel Désveaux entreprend une analyse transformationnelle en constatant que les masques sugpiat n'ont pas retenu jusqu'ici l'attention qu'ils méritent de la part des spécialistes. Coincés, si l'on me passe l'expression, entre les arts flamboyants des Inuits yupiks au nord et les arts plus connus des Amérindiens de la côte Nord-Ouest au sud – qui, eux aussi, étaient amateurs de spectacles mimés et d'illusionnisme – ainsi que ceux, moins connus, des Athapascans de l'Est, personne ne savait exactement où les mettre. Désveaux nous montre, dans un texte inspiré, qu'ils font partie d'une transformation qui les englobe tous. Ce texte fait pendant à un autre écrit de Désveaux que ceux qui s'intéressent à cette question particulière des transformations auront intérêt à lire en parallèle[1].

La fabrication de ces masques, détruits sitôt après avoir été portés, a cessé peu à peu jusqu'à disparaître complètement dans les années qui suivirent le séjour de Pinart. Il semble d'ailleurs qu'ils étaient déjà à l'époque en voie d'extinction, leur port étant fortement combattu par les nouveaux pouvoirs russe, puis américain. Mais un désir identitaire a incité les Sugpiat à renouer avec leurs traditions anciennes, et la collection Pinart, avec ses masques et surtout les paroles des chants qui les accompagnent, a joué un rôle important dans cette résurrection, ainsi que le dit Sven Haakanson Jr., un sculpteur sugpiaq qui s'est inspiré des documents de la collection pour faire revivre les masques et les traditions. La collection d'objet est vue par les Sugpiat comme une action salvatrice majeure et non pas, comme chez quelques-uns de nos idéologues modernes, comme un crime contre la culture qui les produit. Avis aux intéressés…

Quelques notes ethnographiques du terrain de Pinart suivent qui nous renseignent sur les coutumes et la cosmologie sugpiat. Le parcours de la collection Pinart, depuis son dépôt au musée de Boulogne-sur-Mer jusqu'à aujourd'hui, est évoqué par sa conservatrice actuelle, M^me^ Françoise Camille Halley-des-Fontaines-Poiret. C'est un miracle qu'elle ait pu résister à toutes les calamités qui l'ont affligée. Jean-Loup Rousselot souligne le grand intérêt des archives laissées par Pinart. Le volume se clôt sur un catalogue raisonné de la collection, signé du même Jean-Loup Rousselot et de Veronika Grahammer, comprenant de nombreuses photographies.

Cet ouvrage est important. Il réitère la nécessité des musées d'ethnographie, non seulement comme lieux d'exposition mais aussi de recherche sur les collections, un aspect essentiel que le visiteur ignore généralement mais que ce volume met pleinement en lumière dans le cas exemplaire de cet assemblage particulier.

Jean-Claude Muller
Département d'anthropologie,
Université de Montréal

Note

Il s'agit du chapitre XVIII, intitulé « Alaskanes », du livre de Désveaux, *Quadratura americana*, Genève, Georg, 2001, p. 420-449.

Publications québécoises récentes

Histoire et culture innues de Betsiamites

Pierre Frenette et Dorothée Picard. École Uashkaikan, Betsiamites, 2002. 303 pages. 30 $

Les auteurs présentent en courts tableaux bien illustrés les différents aspects de l'histoire et des éléments culturels propres aux Innus de Betsiamites. L'utilisation abondante des archives photographiques de Betsiamites, largement inédites, constitue un des intérêts de ce livre.

Sang sucré, pouvoirs codés, médecine amère. Diabète et processus de construction identitaire : les dimensions socio-politiques du diabète chez les Innus de Pessamit

Bernard Roy. Les Presses de l'université Laval, Québec, 2002. 247 pages. 30 $

Au-delà des thèses courantes et univoques (acculturation et génétique) relatives à l'augmentation des cas de diabète chez les autochtones, l'auteur présente une approche qui tient compte de l'histoire, des relations interculturelles et des relations politiques qui prévalent dans une communauté soumise à une forme de colonialisme. Les travaux de l'auteur à Betsiamites font ressortir toute la complexité du processus en cause dans l'augmentation de l'incidence du diabète.